

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre X

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE X.

Lichtenthal. — Son couvent ; la légende de la Vierge et de la sœur cuisinière. — Comment je faillis pénétrer dans la pieuse retraite des bonnes sœurs. — L'ancienne église paroissiale. — Deux squelettes en costume de hussards. — La chapelle des morts et les mausolées des margraves de Baden-Durlach. — Un tailleur créé comte d'Ortenberg. — Le village. — Le val du Grobach. — Geroldsau et ses payses. — La cascade. — Le Liersthal. — Le noir Steinberg. — Un pensionnat en vacance. — Gaisbach et son établissement de pisciculture. — Ober-Beuern et l'auberge du père Willibald Ihlé.

Je partis un matin pour Lichtenthal, le 20 août, je crois. Le temps était superbe. Une douce fraîcheur emplissait la vallée et l'on voyait la rosée monter vers le ciel en brouillard lumineux. Les buveurs retardataires pressaient le pas vers Bade, à l'ombre des érables et des chênes de la belle avenue. Au près du village, on entendait une vivante rumeur sortir des bosquets ou des gloriottes, le bruit que mamans et bébés faisaient en déjeunant dans leurs salons de verdure.

A peine avais-je dépassé l'hôtel de l'Ours, que je trouvais, à ma gauche, un obélisque où vingt noms s'étaient en lettres d'or, le monument élevé en l'honneur des héros morts pour la patrie, et, à ma droite, le vieux et vénérable couvent de Lichtenthal, au seuil duquel je m'arrêtai.

Je pénétrai d'abord dans une grande cour, fermée par trois corps de bâtiments et le haut mur sous lequel je passai. De ces bâtiments surgissent deux églises. La première servit longtemps de paroisse, jusqu'au jour où sa nef trop étroite ne put loger toute la pieuse population du village; la seconde fut bien des ans la demeure dernière des margraves de Baden-Durlach. Quant aux bâtiments, ils sont habités par vingt sœurs de l'ordre de Citeaux, chargées de l'instruction des enfants ou du soin des malades. Ces sœurs sont cloîtrées et renouvellent leurs vœux de trois ans en trois ans, quand elles ne préfèrent point rentrer dans le monde.

Il y a trente-sept ans, en 1843, le couvent de Lichtenthal célébrait son six-centième anniversaire. Ce fut, en effet, en l'an de grâce 1243 qu'Irmengard, la petite fille d'Henri le Lion et la veuve du margrave Herrmann, ordonna la construction de cette retraite. La pieuse princesse voulait ainsi complaire aux vœux du grand Saint-Bernard, l'abbé de Clairvaux, qui, passant par la vallée un siècle auparavant, avait témoigné le désir de voir fonder en cet endroit un couvent de femmes. Et, pour honorer le saint, elle donna le nom de son abbaye à la nouvelle maison : Lichtenthal n'est, en effet, que la traduction allemande du mot Clairvaux, qui signifie lui-même en français : clair vallon ou vallon des lumières.

Le couvent, une fois créé, ne tarda pas à s'enrichir, grâce aux libéralités de la généreuse famille margraviale. Celle-ci alla même jusqu'à lui sacrifier quelques-

unes de ses plus gracieuses représentantes, ainsi que le constate ce singulier tableau accroché au mur de l'église et représentant la fondatrice suivie de tout un cortège de nonnes, dont les têtes sont ornées de banderoles portant les noms de nombreuses princesses badoises.

Le couvent était riche, et le couvent, comme tout le monde, tenait à ses richesses. Aussi les chastes religieuses firent-elles l'impossible pour échapper aux désastres, dont la guerre les menaçait à tous moments. Il paraît même qu'elles y réussirent bien des fois. Mais arrivent 1689 et les armées victorieuses du Roi-Soleil. Les Français aiment à rire ; les bonnes sœurs ont même entendu raconter des choses effrayantes sur les mœurs libertines de ces galants soldats, et leur pudeur s'en est effarouchée. Mieux vaut livrer son couvent que sa réputation de chasteté ! Les nonnes se retirent dans la montagne, après avoir confié la clef de l'établissement à la garde de la Vierge. L'ennemi arrive : les haches sifflent dans l'air, grincent dans le bois qu'elles zèbrent de profondes blessures ; la porte vole en éclats, les premiers soujarts bondissent dans la cour !... Mais Marie avance vers eux dans un cercle éblouissant de clarté et leur remet la clef de la maison assiégée. L'ennemi effrayé prend la fuite : le couvent est sauvé !

Voilà du moins ce que rapporte l'une des peintures du portique de la Trinkhalle. Les méchantes langues, moins crédules à ce sujet, affirment au contraire que les saintes femmes crurent plus prudent de s'en rapporter à leur finesse qu'à la protection de la mère du Christ, et qu'elles commencèrent par dépêcher à certain commandant l'une de leurs belles novices. Or, la novice avait été jadis la cuisinière du commandant et le commandant, qui avait aimé la cuisinière ou sa cuisine, ne put lui refuser la faveur qu'elle sollicitait. Au surplus,

on répandit dans toute la contrée le bruit que la retraite avait été pillée déjà, et l'on défouca les toits, afin de donner le change aux envahisseurs. Qui faut-il croire? Les méchantes langues ou la légende? J'aime mieux ne me point prononcer.

Quoiqu'il en soit, le couvent de Lichtenthal n'eut plus le même bonheur, lorsque la nouvelle législation déclara la guerre aux corporations religieuses. Il était cependant l'œuvre de la famille grand-ducale de Bade, et, à ce titre, il avait droit à des égards. Sa noble origine lui valut l'existence, mais une existence chétive et malheureuse, car il ne put arracher au naufrage qu'une minime partie de ses membres, tandis qu'il voyait sa fortune s'y engloutir. Le nombre des religieuses fut, en effet, réduit et leurs biens acquis de droit à l'Etat.

La cour du couvent était en ce moment déserte. J'essayai de pénétrer dans l'une ou l'autre église: je les trouvai toutes deux également fermées. J'avisai alors l'entrée du bâtiment occupé par les nonnes. Je sonnai: personne ne vint m'ouvrir. J'ouvris moi-même et je fus dans une grande salle dallée de pierres, qui avait pour tout ornement un christ, une trappe, pratiquée dans le mur comme l'oreille d'un confessionnal, et un paysan qui croquait du pain noir et buvait du vin blanc. Je lui demandai où j'étais: il croqua un nouveau morceau de pain noir, but un second verre de vin blanc, mais ne répondit pas. Je gravis alors l'escalier du saint lieu. Sur le palier, je frappai à une petite porte carrée, qui me parut être le judas de la sœur portière; mais la sœur portière ne se montra pas encore. J'avançai toujours. Je vis une autre porte: c'était le seuil de la clôture. Je portai la main au verrou, un peu inquiet, je te l'avouerai. Qu'allais-je voir dans cette mystérieuse retraite, inaccessible aux profanes regards?... Je ne vis rien du tout, car une petite vieille me tira par le pan de

l'habit d'un air fort courroucé, me demandant où j'allais. « Chez la sœur portière, afin de visiter l'église. » « La portière, c'est moi ! » Et la portière tourna sur le talon gauche, prit par le flanc droit et partit d'un pas militaire. Et je la suivis du même pas jusqu'à la chapelle du couvent.

Là, j'ai offert mes hommages à la douce Irmengard, couchée sur son lit de mort, auprès du tableau qui la représente au milieu des membres de sa famille dévoués à son œuvre. Puis, je me suis beaucoup amusé à dévisager les élégants squelettes de Saint-Benedict et de Saint-Pie, dans leur sarcophage de cristal, avec leurs côtes habillées, semblables à des brandebourgs de velours rouge, leurs jambes et leurs bras emmitouffés et leurs crânes brillants comme des escarboucles.

Je suis ensuite redescendu dans la chapelle des morts, presque aussi vieille que la pieuse maison, puisqu'elle vit le jour en 1288, cependant fraîche et pimpante comme une toute jeune église, car le badigeon répara, il y a quelques années, de ses ans le réparable outrage. Au-dessus de la porte, brille l'écusson de la famille grand-ducale, un ruban d'argent sur fond de gueules. Au pied de l'autel, le tombeau grotesque de Rodolphe IV le Long, étendu sur son lit de parade, que portent quatre lions écrasés par le poids du monument. Le héros est revêtu de son armure de combat et repose la tête entre les armes et le casque de ses ancêtres, d'où jaillissent deux puissantes cornes de bouquetin. Il tient un poignard de la main gauche, une épée de la main droite et appuie les pieds sur un lion docile, tandis qu'un chien dort auprès de lui. A la gauche du choeur, une antique pierre tombale du comte Berthold d'Eberstein, mort en 1355. Comme rétable principal, de curieuses sculptures en bois doré et peinturé; comme décor d'autel, de fort beaux tableaux habilement restaurés de Hans Baldung, dit le

« Grun ». Ensuite, des peintures sur bois et sur cuivre, des pièces ouvragées, des vitraux anciens et modernes et maintes autres curiosités de tous les genres et de tous les âges.

A cette chapelle touche la maison des orphelins, une charitable institution dont le père fut un pauvre tailleur de Kuppenheim, qui partit pour Londres, y exerça son métier et fit fortune. Ce tailleur s'appelait Georges Stulz. Il fonda l'orphelinat en 1835 et reçut en récompense du grand-duc Léopold le titre de seigneur d'Ortenberg. C'est comme tel qu'il mourut, il y a quelques années, à Hyères, à l'ombre des palmiers, sur les rives embaumées de la Méditerranée.

Au sortir du couvent, je poursuis mon chemin vers le haut de la vallée, et j'arrive aussitôt au centre du village, là où le Grobach unit ses eaux à la petite rivière de l'Oos. Je suis entouré de toutes parts de blanches et roses maisons, aux contrevents verts ou jaunes, contre lesquels la brise agite mille écriteaux conviant l'étranger à franchir le seuil du nid qu'ils annoncent. Lichtenthal n'est-il pas en effet le séjour chéri des âmes amantes de la solitude, ennemies de l'éclat et du brouhaha de la foule? Ici c'est un hôtel, là c'est une auberge, plus loin un joli chalet, une propre maisonnette de paysans : tous vous sourient et vous ouvrent leurs portes. Les jardinets débordent de parfums, les pelouses scintillent aux rayons du soleil et les montagnes conservent sous leur fourrure une éternelle fraîcheur.

Je remonte alors le vallon du Grobach, qui murmure au milieu de prairies émaillées de fleurs, entre deux haies de collines noirissant sous leur duvet de sapins. Tantôt, celles-ci s'éloignent, tantôt, elles se rapprochent, et la vallée s'élargit, s'étrangle ou se boursoufle. Mais

quel que soit l'aspect sous lequel elle se présente, elle est toujours pleine de grâce, de vie et de lumière.

Voici Geroldsau, un coquet hameau, dont les fraîches maisons à pignons sont disséminées dans les prés. Les tuiles écarlates de leurs toits les animent, et les auvents, qui ombragent chacune de leurs fenêtres, y accrochent cent plaques brunâtres faisant d'autant mieux ressortir leur propre gentillesse. Ça et là, on voit les femmes faucher ou faner; leurs courts jupons découvrent la nudité de leurs jambes, et, de leurs tailles épaisses, sortent deux manches retroussées d'un tissu plus blanc que la neige. Leurs cheveux, admirablement lissés, s'enroulent sur la nuque, pour y dessiner un élégant chignon fait d'un fouillis de tresses délicates. — Tantôt, le grincement des scieries agace les montagnes, et les planches échappées de leurs dents dessinent dans les airs des milliers d'angles audacieux; tantôt, de longues pièces de toile nouvellement tissée rayent le vert tapis du vallon de bandes éblouissantes, que les enfants arrosent avec de grandes louches de bois. Tous ces bambins m'ont aperçu: ils accourent, se rangent sur le bord du chemin comme de vrais soldats, et, lorsque je passe devant eux, me saluent de leurs bonjours et de leurs sourires. « *Tag, mein heer!* » voilà le cri qui m'accueille, ainsi qu'un feu de peloton. Ils redescendent ensuite le talus, s'ébattent dans la prairie, reprennent leurs louches immenses et s'efforcent d'exécuter l'importante mission que leurs mères leur ont confiée.

Au delà du hameau, la route se rapproche de la montagne, côtoyant lentement le cours du ruisseau, jusqu'au moment où elle abandonne brusquement la vivante et lumineuse vallée de Geroldsau, pour pénétrer dans le sombre et poétique couloir de collines entre lesquelles le Grobach égrène ses perles de cristal. Je l'entends déjà barboter contre les mille cailloux aigus qui le blessent dans sa

course; je l'entrevois, à travers le feuillage, fuyant de toute la vitesse de ses flots, si vite, si vite, qu'il se brise au contact du rocher, s'abîme contre la rive ou s'écrase sous le tronc vermoulu qui entrave sa marche. C'est que son onde est glacée et qu'il veut au plus tôt la réchauffer aux flèches de Phébus, sur sa couche de moelleux gravier, parmi les prés verdoyants de la vallée.

Et cependant le bois à travers lequel il dégringole est admirable avec ses arbres géants, ses sapins jumeaux, ses épais taillis. La brise, glissant du haut des montagnes, arrache aux jeunes conifères leurs purs senteurs balsamiques et les porte sur ses ailes d'un bout du vallon à l'autre. Les oiseaux, effrayés de la chaleur, se retirent dans la forêt, tandis que les bosquets odoriférants redisent leurs gazouillements et leurs chants. Quelques laiteuses cascadelettes babillent au fond des crevasses de la colline, le zéphyr susurre dans les rameaux des plus hauts arbres et le ruisseau jacasse, jacasse toujours.

Mais la route n'a point cessé de monter. Elle se suspend aux parois de la montagne, en suit les contours capricieux, s'élève hardiment au-dessus du ravin. Parfois, apparaissent, à travers les pins, quelque plaque de gazon, quelque effrayant rocher, quelque diamant étincelant.

On atteint ainsi la cascade, distante à peine d'une demi-heure du village de Geroldsau. Le promeneur y descend par un sentier sinueux, se tortillant le long des flancs du ravin. Sur cette pente, il rencontre bientôt un premier pavillon, d'où il voit la rivière accourir, scintillant sous sa voûte de feuillage. Ses flots d'argent se bousculent, fols et rapides, entre les blocs qui dérangent leur course, sautent et ressautent au-dessus de l'écumeux obstacle. Puis, ils franchissent un premier degré, et, encore étourdis de leur chute, s'élancent en deux nappes d'azur sur un roc pelé contre lequel ils se

brisent, blanchissent, mugissent, et retombent vaineux, frémissants, dans le bassin où ils décrivent une mousseuse auréole, dont les cercles vaporeux s'élargissent sans cesse.

Elle est pourtant bien faible, bien délicate, cette cascade tant vantée, tant aimée des touristes badois. Mais sa petitesse fait sa grâce, et sa grâce l'embellit plus que je ne saurais dire. Je ne me suis jamais autrement figuré le séjour d'une naïade. Ces deux murs de rochers, auxquels se balancent de longues barbes de mousse et entre lesquels le Grobach se précipite; ces fougères finement découpées, s'échappant des fissures de la roche et courbant leurs palmes au-dessus des flots; cette grotte de verdure, où les sapins marient leurs sombres aiguilles aux toisons colorées des hêtres et des bouleaux; cette rivière audacieuse, qui se faufile entre des collines semblant toujours prêtes à se refermer sur elle, dans un cadre si pittoresque et si varié, tout cela m'a paru charmant, frais, délicieux, plein de poétique réverie.

Au retour, je suivis le Liersthal, un vallon ombreux, qui met dans les montagnes une capricieuse lézarde. A peine m'y étais-je engagé, que je m'aperçus que je faisais fausse route. Si je poursuivais mon chemin, j'allais rejoindre la vallée du Grobach, que je venais d'abandonner, tandis que le but de ma promenade était Gaisbach, dont les chalets se contemplant au pur miroir de l'Oos. Je m'engageai donc dans la forêt, sous la conduite de ma boussole.

L'escalade était raide, et il me fallut plus d'une fois implorer le secours des genêts, des buissons et des arbrisseaux. Ces pauvres aides, hélas ! n'étaient pas bien solides, et, pendant que, sous mon étreinte, ils criaient de douleur, je les entraînai impitoyablement avec moi.

Je reculais ainsi de deux pas quand j'en faisais un. Le mieux était de contourner cette colline malveillante, puisque je ne pouvais l'aborder de front.

Je vagabondai longtemps. Enfin, après trois quarts d'heure d'ascension aventureuse, je découvris, dans la profondeur du bois, une mince éclaircie fuyant à travers les arbres. Je m'y engageai et arrivai en peu d'instants à un chemin d'exploitation, que je gravis courageusement jusqu'aux plateaux les plus élevés de la chaîne. Là, je rencontrai un premier carrefour. Six routes couraient à tous les points cardinaux : je consultai ma boussole. Cinq cents mètres plus loin, six nouvelles routes convergeaient encore dans toutes les directions, et je reconsultai ma boussole. Je n'étais plus un touriste, mais un marin terrestre. Enfin, je vis s'élever devant moi une cime colossale. Plus j'en approchais, plus son sombre cône me semblait monter audacieusement vers le ciel. C'était le Steinberg, l'une des montagnes les plus hautes des environs de Bade; et j'ajouterai, l'une des plus calmes, des plus silencieuses, des plus obscures et des plus sauvages de la contrée. C'est en vain que je levai la tête : je ne pus découvrir un atome d'azur; c'est vainement que je dressai l'oreille : je n'entendis que le froissement des feuilles mortes sous mes pieds. Le soleil éclatant resplendissait au-dessus de moi, la crête des géants de la colline grésillait aux feux de ses rayons, et la forêt restait plongée dans une éternelle pénombre !

Je cours longtemps ainsi sur le flanc de la montagne, jusqu'au moment où je rencontrai un troisième carrefour. L'une de ses branches s'enfonçait à mes pieds : je la suivis et quittai subitement la forêt. La lumière éclatante du grand jour m'éblouit tout d'abord : je fermai un instant les yeux. Quand je les rouvris, le ciel était bleu comme les vagues de la Méditerranée, les montagnes portaient un manteau de velours d'un vert si

foncé qu'il semblait presque noir, et les prairies, qui enfonçaient les lambeaux de leur tapis verdoyant dans ce riche vêtement de forêts, avaient l'éclat et la couleur de l'émeraude. L'Oos, à peine sortie de sa source, sautillait, pétulente et babillarde, sur cette moelleuse couche de gazon ; des chalets, semés çà et là, y crevaient sous les efforts de l'abondante récolte qu'on leur avait confiée, et leurs déchirures laissaient échapper des touffes de foin grisonnant ; partout, de forts et vigoureux montagnards tondaient la colline de leurs faux éblouissantes, ou entassaient sa toison desséchée dans des chars primitifs, trainés par des bœufs blancs et bruns.

En moins d'une demi-heure, j'avais atteint le petit hameau de Gaisbach, quatre maisonnettes éparpillées autour du confluent du Raubach et de l'Oos. Je continuai à redescendre le cours de cette dernière rivière. Les montagnes se rapprochèrent, des rochers passèrent la tête à travers les fougères et la mousse et les cris perçants de jeunes filles en fête se joignirent aux notes métalliques du ruisseau. C'était un pensionnat en promenade, qui prenait son repas à l'ombre des sapins, se contentant du feuillage doré pour divan et du roc pour porter son festin. Les rires cessèrent aussitôt qu'on m'aperçut ; toutes les bouches devinrent muettes et l'on me regarda comme avec stupeur. J'étais un trouble-fête : je m'éloignai bien vite. C'est égal, j'eus préféré un autre accueil, car il y avait de fort jolis minois parmi cet essaim de jeunes vierges.

Je fus alors en quelques minutes au « Fischculturanstalt », un mot bien difficile à prononcer pour des lèvres gauloises, et que je te conseille d'appeler tout bonnement « l'Etablissement de pisciculture ».

J'y rencontrai d'abord de nombreux bassins, enfermés dans la verdure, ornés de plantes aquatiques, décorés

de rochers, bordés de rocailles, — des canaux sinueux et barbus, débordant de joncs et de roseaux, des cascades frémissantes, de longs conduits de bois, divisés en innombrables compartiments où coule sans cesse quelque mince filet d'eau. Et parmi ces bassins, aux pieds de ces cascades, dans ces étroits réservoirs, je vis miroiter au soleil les carapaces argentées des saumons du Rhin ; je vis les truites agiles s'élançer après quelque insecte et étaler, à mes yeux, leurs beaux dos bleus, saupoudrés de taches écarlates ; je vis la carpe, dont les lèvres gloutonnes happent la proie qu'on lui jette ; je vis de grands poissons rouges, qui montaient orgueilleusement à fleur d'eau, afin d'exhiber leurs brillantes couleurs ; je vis l'anguille paresseuse et somnolente, ennemie de la lumière, ramper vers les roseaux dès que les rayons de Phœbus avaient éclairé sa retraite ; je vis enfin cent autres poissons, vivants, frétilants, des tanches, des barbeaux, des truites saumonées, des brochets, et que sais-je encore ? Puis, j'entrai dans l'établissement proprement dit, une longue salle encombrée de cuves de marbre, assises symétriquement à environ un mètre du sol et dont l'eau, toujours renouvelée, n'a guère plus de dix centimètres de profondeur. Là, fourmillent cent mille poissons de toutes les tailles, de tous les âges, de toutes les espèces. Ici, c'est le bassin des nouveaux-nés : les saumons n'ont pas la grosseur d'une allumette, les anguilles, aussi délicates qu'un fil de soie, y sont imperceptibles, et les brochets y semblent un mince brin d'herbe agité par le mouvement de l'eau. Plus loin, ce sont les réservoirs des adultes de deux mois, de six mois, d'un an même, âge auquel les truites voient avec bonheur apparaître leurs premières taches rouges, — car la truite est fière de cette parure comme l'enfant l'est du premier duvet qui noircit sa lèvre. Sur des étagères, de vastes aquariums enferment des sujets

énormes, que leurs belles proportions ont sauvés jusqu'à présent de la marmite ou de la poêle. Dans ces bocaux pleins d'alcool, ce sont des poissons éventrés, dont les flancs portent des milliers d'œufs pressés les uns contre les autres. Dans ces tubes de verre, ce sont les œufs eux-mêmes aux diverses périodes de l'incubation, au début opaques et gros comme la tête d'une épingle, gonflant ensuite peu à peu leur membrane rougeâtre et transparente, puis, se dilatant encore, se dilatant toujours, au point de devenir diaphanes et de laisser entrevoir un sombre fil tourné sur lui-même en forme de cercle et terminé par une tête prodigieuse de grosseur, d'où jaillissent deux yeux noirs encore plus monstrueux. Au fur et à mesure que le fil grossit, la tête augmente, se développe. Elle est si grosse, si grosse, qu'elle a peine à se retourner dans sa prison. On suppose l'enfant un monstre, on le croit déjà mort, mais il s'agit subitement, se remue, se tortille : l'œuf se brise, et le voilà dans l'eau, fuyant de toute la vitesse de ses nageoires. Sa tête a diminué comme par enchantement ; elle a même tant diminué, qu'il est presque impossible de le découvrir au milieu du bassin où il s'est sauvé. L'établissement de pisciculture élève chaque année huit cent mille de ces intéressants petits êtres.

A l'établissement confine le restaurant, un joli chalet entouré de vérandas, sous lesquelles le gourmet savoure les pauvres bêtes que l'on pêche à son intention. J'ai fait comme le gourmet. J'ai mangé des truites, j'ai mangé du jeune saumon, j'ai mangé des écrevisses!... Je crois que j'aurais mangé tous les poissons du bassin, tant je les trouvais bons, frais, délicats, savoureux... Ils étaient si bien préparés ! Ils étaient si proprement servis sur ce beau linge d'une irréprochable blancheur et finement marqué aux armes de l'établissement ! Et le vin dont je les arrosai était si généreux ! Ah ! le Fisch...

le Fischcult....., mais ce n'était plus le moment de prononcer ces noms-là! et je repris lentement le chemin de Bade.

La distance qui m'en séparait n'est pas bien longue : une heure de promenade, tout au plus, dans la charmante vallée de l'Oos, au milieu de prairies où les enfants poursuivaient les papillons, à la lisière des rochers s'affaissant dans les fossés qui emprisonnent la route. La plus grande animation régnait le long de cette belle voie. C'étaient les équipages redescendant du Nouvel-Eberstein; c'étaient les flâneurs repus et paresseux, qui s'étaient décidés à quitter les délices de Gaisbach; c'étaient les chars des montagnards, qui transportaient à la ville la provision de bois de l'hiver; c'étaient de saines paysannes lavant leur linge au ruisseau, à grand renfort de tours de bras et au son de refrains joyeux, — car j'avais atteint déjà les premières maisons d'Ober-Beuern.

Le monde s'arrêta devant l'une d'elles. Je la regardai : elle avait pour appât une face grimaçante émergeant d'un cor de chasse. Je suivis la foule qui y entraît, m'installai dans l'une des gloriottes du jardin et demandai l'explication de l'enseigne.

C'est un souvenir de France, pas trop vieux, puisqu'il ne remonte qu'à 1854. A cette époque, le jeune Dantan passait les plus beaux mois de son existence sous les rameaux séculaires de l'avenue de Lichtenthal. Il aimait Bade, ses vallons, ses forêts, mais il aimait avant tout la patriarcale auberge du père Willibald Ihlé. Ce bon père Willibald, que de fritures n'avait-il pas fait sauter à son intention, et que son Margraefler était doux au palais! Dantan ne voulut pas qu'un hôte si précieux mourut sans laisser à la postérité quelque souvenir de sa bonne face rubiconde. Et Dantan dessina cette face sur l'un des murs de l'auberge. L'excellent

père Willibald en fut émerveillé ; ce portrait l'enchantait ; il aurait voulu seulement le posséder d'une façon plus durable. L'artiste était bon enfant : il modela la tête de son hôte sur un cor de chasse. L'aubergiste fit sculpter cette tête dans la pierre et la donna pour enseigne à sa maison. Le bonhomme est mort : la renommée de la guinguette lui a heureusement survécu.

J'avais à peine laissé derrière moi les dernières maisons d'Ober-Beuern, que je touchais aux premiers chalets d'Unter-Beuern, je veux dire de Lichtenthal, car ces deux noms ne désignent qu'un seul et même village, afin de complaire aux caprices du grand-duc Frédéric. Ce prince se dit un jour qu'Unter-Beuern ne pouvait, sous peine d'impiété, refuser plus longtemps le titre de son couvent, et le hameau reçut aussitôt le nom de Lichtenthal.

Mais tu connais Lichtenthal et je t'y abandonne, du moins dans ma correspondance.
